L'usage de la dénomination, la dénomination par l'usage

Julien Longhi
Université de Cergy-Pontoise, CRTF – LaSCoD, EA 1392
julien.longhi@u-cergy.fr

Cet article se propose d'interroger le concept de dénomination, cher à Pierre Frath, qu'il emprunte à Georges Kleiber et qu'il met à profit dans des analyses variées qui militent en faveur de ce concept. La linguistique qu'il développe considère que :

> *le langage est une habitude caractéristique de notre espèce, qui fonctionne par construction et extrapolation à partir de l'usage. L'usage doit ainsi constituer le sujet d'étude principal d'une telle linguistique, d'où l'accent mis sur les corpus. Ensuite, elle considère que si nous parlons, c'est essentiellement pour parler de quelque chose […]. La référence est ainsi un point de vue central pour l'étude du langage* (Frath, 2008b : 48).

Sa conception de la dénomination est loin d'être un simple calque de cette de Georges Kleiber, et si Pierre Frath rend souvent hommage à ce grand sémanticien, il nous est donné ici l'occasion de saluer la portée de ses propres travaux. En particulier, le lien entre dénomination et usage, et le recours aux corpus, nous semble être une avancée audacieuse dans l'examen linguistique de la dénomination initié par Georges Kleiber. C'est la confrontation de ces deux notions, la dénomination et l'usage, qui servira de point de départ à une discussion sur la théorie du sens et de la référence développée par Pierre Frath. Nous mettrons ensuite en perspective ces avancées théoriques avec les implications possibles sur une théorie du discours et une sémantique discursive, tel que nous essayons de l'élaborer.

Une certaine linguistique de la dénomination : de paradoxales affinités théoriques ?

La notion de dénomination connaît un regain d'intérêt, et n'a peut-être d'ailleurs jamais cessé d'être mobilisée. Ceci est particulièrement vrai pour Pierre Frath, qui a justement mis en valeur ce concept à travers la mise en œuvre des colloques et de la collection *Res per nomen* depuis 2007, qui ont permis de poser sans détours des questions fondamentales en sémantique, grâce à des travaux de linguistes, comme de philosophes.

Les approches de la dénomination

La dénomination est en général valorisée par les chercheurs qui en usent, et a fait l'objet d'une livraison de *Langue française* (2012) dirigé par G. Petit[1]. Pour lui, cette notion :

> *se situe au carrefour de plusieurs champs disciplinaires : la linguistique, la terminologie, la lexicographie, la psychologie, la psychanalyse, la sociologie, la philosophie (qu'elle soit du langage ou non), la logique ou encore la politique et le marketing.* (Petit, 2012 : 3).

Dans les débats que retranscrit l'auteur dans son article, il reprend les critiques qui sont adressées à la notion de dénomination par des postures qui relèvent « du principe

[1] On notera aussi le récent colloque en hommage à G. Kleiber, *Res per nomen IV*, qui portait sur la dénomination.

d'immanence de la langue, hérité du structuralisme et actif même dans les approches variationnistes du lexique (Cadiot 1997, 2009 ; Cadiot & Nemo 1997, ainsi que l'école culiolienne dans son ensemble) » (Petit, 2012 : 27). Selon lui, ces derniers reprochent à la dénomination de véhiculer une conception fixiste (Cadiot, 1997, Cadiot & Nemo, 1997), normative, du lexique et de la relation référentielle. À l'opposé, la théorisation explicite de la dénomination en sémantique lexicale (Kleiber, 1984) s'est opérée depuis un substrat théorique emprunté à la logique et à la philosophie du langage » (*Ibid*.). Toujours selon Petit, ces deux paradigmes ne distinguent généralement pas, ou insuffisamment, entre les phénomènes proprement lexicaux et ceux qui ressortissent à l'actualisation discursive, ce qui le fait proposer une approche qu'il qualifie de modulaire et descriptiviste de la notion, adaptée à la diversité des fonctionnements observables dans le lexique. Pourtant, la dénomination (comme le manifeste le numéro cité) a pour objet le lexique dans sa dimension lexicographique ou terminologique, ou encore des aspects pathologiques ou psycholinguistiques. Or, tenir le « fil du discours » et considérer les processus discursifs et textuels qui contribuent au processus de nomination nous paraît essentiel pour la caractérisation de la dénomination dans une approche dite « modulaire et descriptive ». En outre, donner une place centrale à la variété des usages est également selon nous un critère pour mener une analyse sémantique en rapport avec les pratiques des sujets parlants. De plus, la question de la dénomination nous semble mériter un traitement qui intègre son questionnement au regard d'une théorie générale du fonctionnement langagier, en interrogeant des notions comme le sujet, la perception, la culture, etc.

Si notre propre travail s'inscrit justement dans le prolongement de ceux de Cadiot et Némo, Cadiot et Visetti, en élargissant le cadre d'analyse au discours, la recherche de Frath s'inscrit de son côté dans la filiation de celle de Kleiber, et complétant également le modèle par le concept d'usage, et la méthodologie sur corpus. Aussi, bien que nos deux modèles de départ soient traditionnellement opposés, comme le rappelle Petit, il s'opère selon nous une convergence vers une manière de pratiquer la linguistique assez similaire.

La dénomination, c'est l'acte de dénommer

A propos des unités phraséologiques, Frath (2007) critique le point de vue de calcul du sens de ces unités, qu'il appelle « le point de vue "en ligne" », répandu chez les linguistes, mais qui négligerait le fait que « nous parlons des éléments de notre expérience commune et individuelle à l'aide d'éléments lexicaux *publics*, dont nous avons *appris* l'usage, et que nous n'avons pas besoin de recréer à chaque fois que nous les prononçons, ou de les analyser à chaque fois que nous les rencontrons ». Son point de vue est finalement assez proche de celui développé dans la perspective de la nomination, qui se situe dans la continuité de la linguistique générale et considère :

> *non pour annexe, ni externe, mais pour pleinement linguistique l'étude des causes de la variation des dénominations et de leur sens. C'est par l'examen des usages en discours, et par cet examen seul, qu'on est à même de saisir les évolutions sémantiques à leur origine, et d'expliquer les recompositions de la langue.* (Siblot, 1998 : 10)

Dans ce cadre de la nomination, il s'agit de comprendre en actes discursifs le dynamisme de la construction du système linguistique. D'ailleurs, selon Siblot, lorsqu'on envisage sous cet angle l'étude du sens et de ses variations, le recours aux articles de dictionnaires se révèle insuffisant. Cela rejoint la critique que nous émettions à propos de l'orientation du numéro de *Langue Française* (2012) et entre en cohérence avec les travaux de Frath. Surtout, Siblot précise que « les mots sont porteurs de "voix" dont nous reprenons l'air et la chanson. Les travaux de Siblot se sont inscrits dans la praxématique et ont eu recours à une terminologie parfois spécifique, comme les praxèmes, « outils du langage produisant leur sens », qui confirment « l'indication d'une praxis culturelle et religieuse qui, étrangère et d'apparition

récente en France, se trouve n'être pas encore catégorisée en langue » (1992 : 8-9). Les choix conceptuels sont donc fondamentaux et bénéficient pourtant d'une grande hétérogénéité. Ainsi, un « rapide inventaire » mené par Moirand (2004), dont nous incluons le travail dans la perspective de la nomination, recense *référence*, *stratégies de désignation*, *mots*, *dénomination*, *nommer*, *catégorisation*, *référenciatio*n, *paradigmes désignationnels*, *nomination*, *désignants*… Interroger en profondeur la notion même de nomination nous paraît donc essentiel.

De leur côté, Cadiot et Visetti (2001) indiquent qu'il faut cesser de fonder la description sémantique sur une recherche d'isomorphisme entre les mots et un monde conçu à part de l'activité de langage. Il y a une dimension intentionnelle, dynamique au cœur de l'acte de dénomination le plus simple, au moins si on l'envisage dans l'expérience avant de le voir dans le code. Les auteurs consacrent un chapitre de leur ouvrage à la question de la dénomination, et ils précisent qu'elle pose, « en amont de son acte, un thème dont elle proviendrait, un thème déjà identifié et étiqueté par son cadre thématique » (p. 176). Pour eux aussi, il n'y pas de pensée avant le langage, puisque « la dénomination transforme le spectacle perceptif en nous mettant, à travers lui, en relation avec un monde » (p. 180). La différence se situe peut-être, avec Kleiber, dans le fait qu'ils considèrent que « la fonction dénominative consiste à étiqueter une identité, c'est-à-dire un ensemble de rapports qui nous lient d'emblée (même si nous n'y entrons pas effectivement) à un thème appréhendé dans un cadre thématique réputé originaire » (p. 181) et que « la question de la dénomination se décline alors le long d'un arc de variantes possibles » (p. 182). Or si dans les faits le concept de dénomination est défini de manière quelque peu différente, en pratique la conception langagière qui préside à la *Théorie des Formes Sémantique* est assez proche de celle des récents travaux de Frath.

Des lois dénominatives

Dans un article dans lequel il explicite son opposition à la MSN (Métalangue Sémantique Naturelle), Frath (2007 : 6) rejette la conception qui « suppose l'existence d'une pensée en amont de la langue ». Il explicite :

> *s'il y a bien une activité mentale et biologique en dehors de la langue, ce que nous appelons* pensée *n'est pas concevable sans signes, sans dénominations. L'existence d'une dénomination, qu'elle soit simple ou complexe, est le signe de l'existence* pour nous *d'un élément de notre expérience commune. Sans dénominations, il est impossible de parler des choses, car comme le dit Wittgenstein, elles ne pourraient pas entrer dans des jeux de langage. La langue contient l'ontologie de notre univers*.

Nous trouvons que cette conception de la langue rejoint la perspective phénoménologique de la langue, telle que résumée par Lebas et Cadiot (2003), qui développent et résument les options à prendre sur la question de savoir comment une démarche phénoménologique peut prendre corps en linguistique. Cette question déterminante se décline pour eux en plusieurs aspects : le premier est l'introduction de la notion de rapport ou de propriété extrinsèque comme fondement sémantique de l'acte de référence ; le second aspect opère le déploiement du premier en une véritable phénoménologie, par la promotion de ces propriétés extrinsèques au statut de constituants. L'articulation entre sens et référent par le fait que :

> *la signification se fond dans, et est fondée par, les termes mêmes de la conceptualisation, dans le même temps que le langage redevient une pensée particulière, la parole une expression, la langue une pratique* (Lebas et Cadiot, 2003 : 6).

Le troisième aspect voit dans la production linguistique une expression corporelle particulière, et substitue à la notion d'interprétation celle d'une saisie de l'expression d'autrui. Le concept d'*objet discursif* (Longhi, 2008) que nous avons introduit prolonge dans une voie discursive l'introduction de la notion d'*objet* et éclaire la notion de dénomination : après Lebas (1999),

un objet peut être défini comme une synthèse des apparences phénoménologiques. Ce sont les propriétés configurées par le discours qui font émerger les apparences phénoménologiques qui synthétisent un objet. Ces synthèses d'apparences ne sont pas seulement celles du monde d'expérience, mais comprennent donc aussi les mécanismes discursifs et textuels, d'où l'appellation *objet discursif*. L'expérience commune dont parle Frath est retranscrite ici, par le biais du cadre discursif qui élargit la dimension énonciative du sujet au cadre sociodiscursif.
Sur le plan méthodologique, à propos du verbe *commencer*, Frath (2008a) explique qu'il s'agit, là aussi, d'une dénomination, c'est-à-dire d'un mot existant dans la langue, et s'il n'y a pas d'*essence* du sens, « il y a en revanche un *usage* des mots, qu'on peut observer et analyser facilement grâce aux corpus électroniques » (ce qu'il a fait pour le verbe étudié). Ce qui est intéressant, c'est qu'il rapporte l'intérêt de cet usage du corpus à la théorisation linguistique de Michel Bréal et à ce qu'il appelle *loi* dans l'*Essai de sémantique* (1982, rééd. : 9) :

> *Nous appelons* loi, *prenant le mot dans le sens philosophique, le rapport constant qui se laisse découvrir dans une série de phénomènes. Un ou deux exemples rendront ceci plus clair. Si tous les changements qui se font dans le gouvernement et les habitudes d'un peuple se font dans le sens de la centralisation, nous disons que la centralisation est la* loi. *[. . .] De même, si la grammaire d'une langue tend d'une façon constante à se simplifier, nous pouvons dire que la simplification est la* loi *de la grammaire […] Il ne saurait être question d'une loi préalablement concertée, encore moins d'une loi imposée au nom d'une autorité supérieure*.

Sur le fond, Frath (2008a : 155) explique que la généralisation ne condamne pas au platonisme des entités irréelles, et qu'il est « possible de construire une *fiction* explicative, comme dirait Cassirer, qui conserve sa validité tant que sa nature fictionnelle n'est pas oubliée, tant qu'on admet que la vérité n'est pas un attribut du monde, comme le veut une certaine tradition analytique, mais un accord qui se fait dans la langue, comme l'a dit Wittgenstein ». Ceci rejoint aussi la conception phénoménologique, qui ne se fonde pas sur l'idée de preuve, mais souhaite par contre à déterminer, par des critères linguistiques, les descriptions sémantiques. Pour asseoir le caractère empirique de ces analyses, nous avons également développé une méthodologie d'analyse de corpus, fondée sur des données hétérogènes, afin de saisir ce qui relève du mot, du texte, du discours, etc. (cf. Garric et Longhi, 2012, éd.).

Du discursif au dénominatif : des corpus pour la sémantique ?

La spécificité du travail sémantique de P. Frath est de relier la question de la nomination à d'autres notions, qui provoquent des précisions et mouvements théoriques, alors que ces notions pouvaient traditionnellement être exclues du raisonnement lié à la dénomination. Ainsi, l'auteur pose en introduisant un numéro de la revue *ZFSL* auquel nous avons eu le plaisir d'être associé, la question suivante : « Qu'est-ce donc, finalement, qu'une linguistique de la dénomination, de la référence et de l'usage, du moins telle que nous la concevons ? », et il répond ainsi[2] :

> Elle se caractérise par ***une ambition explicative générale***, fondée sur ***l'adoption d'un point de vue qui soit aussi peu métaphysique que possible***, et par ***une méthodologie descriptive qui utilise les corpus***. Elle considère que la parole n'est pas produite par un calcul cent fois, mille fois renouvelé, mais qu'au contraire le langage est une habitude caractéristique de notre espèce, qui fonctionne par construction et extrapolation à partir de l'usage. **L'usage** doit ainsi constituer le sujet d'étude principal d'une telle linguistique, d'où l'accent mis sur les corpus. Ensuite, elle considère que si nous

[2] Nous reprenons ici la citation tronquée présentée en introduction de cet article et en donnons la version intégrale, car elle résume de manière très synthétique l'articulation et la richesse de ces trois concepts.

> parlons, c'est essentiellement pour parler *de* quelque chose, c'est-à-dire de notre expérience commune et individuelle. **La référence** est ainsi un point de vue central pour l'étude du langage. Il ne s'agit pas de la référence logiciste qui prévaut dans la philosophie analytique, mais d'une conception sémiotique du signe qui trouve son origine chez les nominalistes médiévaux et dans la conception triadique du signe de C. S. Peirce. Cet auteur distingue la **dénomination** (qu'il appelle *representamen*), opaque et arbitraire, qui dénomme des objets de notre expérience de manière globale, par exemple *chat*, *psychanalyse*, ou *verre à vin*. Il distingue aussi l'***objet***, par exemple les référents chat, psychanalyse ou verre à vin, ainsi que les ***interprétants***, c'est-à-dire les signes discursifs complexes à propos d'un ou plusieurs objets ou dénominations. La dénomination étant un objet social, le point de vue est d'emblée ***communautaire*** et ***externaliste*** là où les linguistiques cartésiennes sont ***individuelles*** et ***internalistes***. (Frath, 2008b : 48)

Si la référence et la dénomination sont un couple qui a fait l'objet de travaux depuis que G. Kleiber a introduit en sémantique la réflexion sur ces questions (à travers des articles sur le prototype, l'extralinguistique, la métaphore ou la métonymie, ou encore les proverbes), la notion d'usage est bien plus surprenante[3]. Surtout, cette notion d'usage justifie le recours à des corpus, ce qui renouvelle la méthodologie traditionnelle qui fonctionne souvent, chez des auteurs aussi éminents que G. Kleiber ou P. Cadiot, par le recours à des exemples forgés, et à leur manipulation. L'un n'excluant pas l'autre (et chacune des méthodes ayant des qualités propres), le recours aux corpus, comme le recommande P. Frath, est un bon moyen d'avoir accès à la diversité, ainsi qu'à la représentativité, des usages. Cependant un des intérêts de la réflexion de P. Frath, que nous rejoignons, est la prudence et les précautions prises pour manipuler les corpus : loin de considérer que les corpus sont conçus comme la source qu'une quelconque vérité absolue, il trouve au contraire que « la linguistique de corpus est un bon exemple de linguistique de l'accumulation », ce qu'il critique sur le principe (fonder la description sur l'accumulation des résultats). Certes, il reconnaît qu'ils sont d'immenses réservoirs de faits de langue, mais aussi qu'ils peuvent conduire à une attitude face à l'objet langue assez proche de celle des sciences exactes à leur début, à savoir d'observation, de description et de compilation. Malgré cela, les corpus ont un intérêt indéniable :

> Les corpus fournissent des données textuelles réelles, qui peuvent parfois être trompeuses ou incomplètes, mais qui permettent de résoudre certains problèmes. Pour ne donner qu'un exemple, une étude en corpus du verbe *commencer* a révélé que les structures en *commencer + N non procédural*, comme *elle a commencé un roman*, sont presque inexistantes en corpus, et qu'en conséquence les théories qui les ont mises sur un pied d'égalité avec la structure *commencer + infinitif*, comme *elle a commencé à lire un livre*, analysent une réalité tronquée. (Frath, 2008 : 47).

Nous souscrivons tout à fait à ce protocole d'étude, et avons montré à diverses reprises que le recours aux corpus dépasse toujours de beaucoup l'intuition initiale du linguiste face à son objet. De plus, de nouveaux observables sont disponibles avec les ressources croissantes d'internet, et la dimension sociale et collaborative du web 2.0. Aussi des nouveaux terrains d'analyse et de processus de nomination sont-ils disponibles pour le chercheur, ainsi que des formes de réflexivité sur ces usages. Par exemple, N. Garric (2009 : 105) note à propos d'un corpus de *l'Hebdo du médiateur* (et au sujet de l'« amalgame ») :

> […] il ne s'agit pas d'une dénonciation métalinguistique mais, plutôt, d'une dénonciation relative au choix, dans un ensemble de discours circulants spécifiques, de

[3] Il est pourtant même intéressant de noter que, pour le concept de référence, P. Frath a introduit une problématisation tout à fait originale à travers les trois premières éditions du colloque *Res Per Nomen*, qu'il a coordonnées : *Le point sur la référence en langue* (2007), *Langue, référence et anthropologie* (2009) et *La référence, la conscience et le sujet énonciateur* (2011).

> la diffusion de certains faits qui, comme l'expriment les téléspectateurs invités, auraient été probablement ignorés s'ils avaient été émis en dehors du contexte du programme de certains présidentiables. […] Comme le note Siblot (2007 : 36-37) en analysant certaines manifestations de l'activité de nomination dans la rubrique du médiateur du *Monde*, « les lecteurs ne s'y trompent pas. Il ne s'agit pas de choisir entre des étiquettes plus ou moins pertinentes qu'on apposerait à la réalité. Le débat ne porte pas sur des dénominations prises à plus ou moins bon escient dans le lexique, mais sur des actes de nomination, insérés dans un interdiscours polémique, qui expriment des « points de vue » et des jugements engageant le journaliste.

Nous avons montré ensuite (Garric & Longhi, sous évaluation) que les nouveaux espaces d'expression donnent à la fois lieu à des nouveaux corpus pour « traquer » la dénomination et le sens, mais aussi la mise en mots des représentations métalangagières dites profanes. Une fois face à ces corpus, il faut, selon Frath (2010 : 10) :

> distinguer **le dénominatif**, c'est-à-dire ce qui concerne le nom de la chose, et qui est **donné** dans la langue (ou créé par néologie pour être donné), et **le discursif**, c'est-à-dire ce qu'on dit sur cette chose, et qui est **construit**. Cette distinction est banale en linguistique, mais ce qui l'est moins, ce sont les conséquences qu'on peut et doit en tirer ». Il oppose donc deux considérations du sujet. Selon lui, « l'homme fait avant tout partie d'une **communauté linguistique** qui lui indique ce qui existe dans la langue, et donc dans le monde, et comment en parler.

Ce point de vue externaliste et communautaire invite l'auteur à distinguer sens collectif et représentation personnelle, ainsi que sens et dénotation. Malgré les apparentes oppositions et la littérature abondante qui oppose les formes sémantiques et la théorie référentialiste de G. Kleiber, l'ouverture opérée par P. Frath rend selon nous moins incompatible l'intégration de la dénomination à une conception phénoménologique du langage, dès lors que cette notion est enrichie par les concepts d'usage et de corpus. Pour Visetti et Cadiot (2006) par exemple, la langue est avant tout une activité autoformatrice et un milieu constitué jusqu'en ses couches les plus internes ou les plus fonctionnelles, par une nécessaire reprise à travers des mises en place thématiques. Il s'agit pour eux de comprendre les langues non seulement comme puissances formatrices, mais aussi comme des capacités singulières de se laisser déplacer, de se transformer immédiatement de par leur activité même. Certes, ce « potentiel » créatif de la langue relèverait davantage de ce que P. Frath appelle le « discursif ». Cependant, nos analyses sur corpus (Longhi, 2008, sur *intermittent* dans *Le Monde* et *le Figaro*, 2012, sur *jeune de banlieue* dans la presse et le discours scientifique) étayent l'idée que la notion de communauté linguistique doit se décliner en communautés de sens (Sarfati, 2011), et qu'ainsi il est possible de reconnaître le statut dénominatif non comme un donné dans l'absolu, mais comme une perception de donné dans le cadre d'une certaine dynamique discursive, qui engage tout à la fois la perception, la mise en discours, et l'appréhension énonciative de la mise en mots.

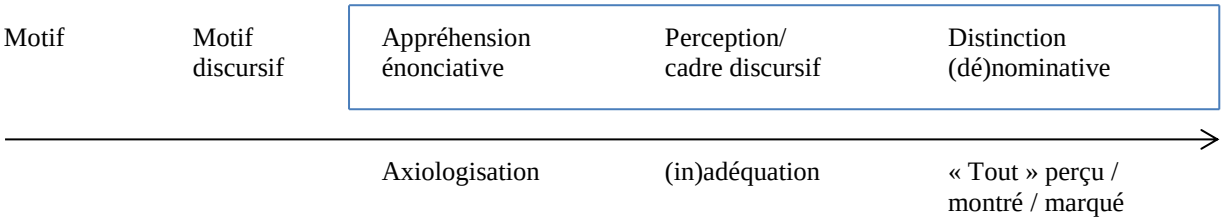
Langue, discours, et perception

Lors de la quatrième édition du colloque *Res per nomen*, en hommage à Georges Kleiber, nous avons travaillé sur le mot *pigeon*, en écho aux articles écrits à propos de *canard* (et nous avons vu précédemment que P. Frath s'y est également intéressé, à propos de l'unité phraséologique *faire un canard*). Dans cet article, nous avons plaidé pour l'idée de passer d'une perspective plutôt figée de la dénomination à l'idée d'un processus qui accompagne le déploiement sémantique d'une unité et qui peut donner lieu à la perception d'un statut dénominatif. Du point de vue général, nous avions insisté sur le fait que (cf. (Longhi, sous évaluation) :

le sens, et le référent perçu ne se donnent pas de manière totale, mais de manière processuelle, par un phénomène de dynamique sémantique qui intègre une couche générique de sens (le motif), une dimension plus discursive / textuelle, et ensuite une certaine individuation liée à l'énonciation, à la compétence discursive / générique, et finalement à une forme d'activité métalinguistique en « temps réel » qui fait percevoir le statut dénominatif ou pas : cette perception peut réussir ou échouer en fonction des critères d'axiologisation, d'adéquation ou inadéquation au cadre discursif, et enfin au marquage linguistique qui appuierait plus ou moins le caractère dénominatif, sans pour autant le garantir.

Nous avions représenté cette formulation sous forme schématique :

Considération sur le statut dénominatif



La pratique des corpus nous incite à une certaine modestie vis-à-vis de la déclaration de dénomination envers une entité, aussi nous retenons l'idée de fiction explicative reprise à Cassirer (1953) par P. Frath, et parlons de distinction dénominative, en fonction d'un processus de constitution du sens en discours, fondé sur un « donné » relatif à des composants de la mise en discours, et dès lors bénéficiant d'une forme de « construit ».

Conclusion

Pour cet hommage à Pierre Frath, notre intention première était de montrer en quoi l'ouverture de ses travaux sur l'usage rendait originale, et féconde, sa théorisation linguistique. En cheminant dans les articles de Pierre, nous avons trouvé des échos très stimulants avec notre propre travail, et avons donc pu proposer, modestement, des points de convergence et d'éclairage mutuels. Partant de deux courants parfois opposés, et représentés par deux des plus importants sémanticiens des dernières décennies (G. Kleiber et P. Cadiot, ce dernier associé souvent à F. Némo, puis Y.-M. Visetti), les évolutions apportées aux modèles initiaux (corpus, usage, discours) ont créé de stimulantes convergences, qui nous paraissent profitables tant sur le plan épistémologique que sur le plan de l'analyse linguistique. Aussi, nous en sommes sûr, cet article d'hommage n'est-il pas un point final aux échanges scientifiques stimulants engagés avec Pierre, mais un pas supplémentaire dans une réflexion linguistique soucieuse de saisir au plus près les particularités du langage.

Références bibliographiques

Cadiot, P. & Visetti, Y.-M., 2001, *Pour une théorie des formes sémantique*, Paris : P.U.F.
Cassirer, E., 1953-1973, *Langage et mythe*, traduit de l'allemand par O. Hansen-Love, Paris : Editions de Minuit.
Frath, P., 2007, « Le canard est la cerise sur le gâteau : nature dénominative et référentielle des unités phraséologiques », *in* Kirilova, N. (coord.), *Problemi idioetnitcheskoï fraseologii (Issues of Idioethnical Phraseology)*, Actes du colloque des 13-14 novembre 2007, vol. 4 (7),

Saint-Pétersbourg : Université Pédagogique Herzen, disponible sur http://www.res-per-nomen.org/respernomen/pubs/ling/SEM19-Pfrath-St-Petersbourg.doc
Frath, P., 2008a, « Pour commencer, il faut arrêter de décoder : plaidoyer pour une linguistique sans métaphysique », *Journal of French Language Studies*, n°18.2, Cambridge : Cambridge University Press, 147-173.
Frath, P., 2008b, « Qu'est-ce qu'une linguistique de la dénomination, de la référence et de l'usage ? », *in* Frath, P. (coord.), *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur – Beihefte*, n°35, Stuttgart : Franz Steiner Verlag, 45-58.
Frath, P., 2010, « La référence par le nom : vers une linguistique anthropologique », *in* Frath, P., Pauchard, J. & Lansari, L. (coord.), *Langue, référence et anthropologie*, Reims : EPURe, coll. Res per nomen, disponible sur http://www.res-per-nomen.org/respernomen/pubs/ling/SEM22-PFrath-RPN-2009.doc.
Garric N., 2009, « La médiation, en connaissance de la discursivité et pratique discursive », *in* Garric, N. et Longhi, J. (éd.), *L'analyse linguistique de corpus. Des théories aux pratiques, des pratiques aux théories*, *Cahiers du LRL*, 3, Clermont-Ferrand : Presses de l'Université Blaise Pascal.
Garric, N. & Longhi J. 2012, éds., *L'analyse de corpus face à l'hétérogénéité des données*, *Langages*, n°187.
Garric N. & Longhi, J., sous évaluation, « L'amalgame en discours : négociation métalangagière sur le sens et ses enjeux », *Actes du Colloque Représentations du sens linguistique VI*.
Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 36, 21-41.
Lebas, F., 1999, L'indexicalité du sens et l'opposition « en intension » / « en extension », Thèse de doctorat, Université Paris VIII.
Lebas, F. & Cadiot P. (éd.), 2003, *La constitution extrinsèque du référent*, *Langages*, 150.
Longhi, J., 2008, *Objets discursifs et doxa. Essai de sémantique discursive*, Paris : L'Harmattan, collection Sémantiques.
Longhi, J., 2011, *Visées discursives et dynamiques du sens commun*, Paris : L'Harmattan, collection Sémantiques.
Longhi, J., 2012, « Types de discours, formes textuelles et normes sémantiques : expression et doxa dans un corpus de données hétérogènes », *Langages*, 187, 41-58.
Longhi, J., (à paraître), « Le pigeon est-il un canard comme les autres ? Esquisse d'une *Théorie des Objets Discursifs* », *in* Hilgert, E., Palma, S., Frath, P., Daval, R. (éd.), *Les théories du sens et de la référence. Hommage à Georges Kleiber*, Reims : EPURe, coll. Res Per Nomen.
Petit, G. (éd.), 2012, *La dénomination*, *Langue française*, n°174.
Sarfati, G.-E., 2011, « Analyse du discours et sens commun : institutions de sens, communautés de sens, doxa et idéologie », in Guilhaumou J. & Schepens P. (dir.), Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, 139-174.
Siblot, P., 1992, « Ah ! Qu'en termes voilés ces choses-là sont mises », *Mots*, 30, 5-17.
Siblot, P., 1998, « Algérien dans l'imbroglio des dénominations », *Mots*, 57, 7-27.